

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roch Carrier, Luc Gélinas, Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau

Renald Bérubé

Number 135, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2009). Review of [Roch Carrier, Luc Gélinas, Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau]. *Lettres québécoises*, (135), 31–32.

☆☆☆ 1/2

Roch Carrier, *Le Rocket*, Montréal, Stanké, coll. « 10 octobre », 2008, 432 p., 18,95 \$.

(Édition originale grand format: Montréal, Stanké, 2000)

Maurice R., entre doute et ténacité

Le Rocket, « biographie », s'inscrit dans la lignée des romans de Carrier, de *La guerre, yes sir!* (1968) ou du *Deux-millième étage* (1973), et du conte « Une abominable feuille d'érable sur la glace » (1979) devenu célèbre sous le titre « Le chandail de hockey ».

« **B**iographie ». Ce que n'indique pas l'édition originale, fidèle en cela à l'esprit de la « Lettre à l'éditeur » qui ouvre l'ouvrage: « Mars 1998. Je n'écrirai pas un livre sur Maurice Richard. Vous m'invitez à raconter l'histoire du héros de mon enfance [...]. Monsieur l'éditeur, je serais incapable d'écrire un livre sur Maurice Richard. » Et pourtant.

Et pourtant, nous lisons *Le Rocket*; mais la « Lettre » traduit mieux que « biographie » l'esprit du livre. Encore que le mot « biographie » ait vaste tendance, tel « roman » depuis longtemps, à englober des pratiques d'écriture qui élargissent, de petit à X-large, le sens originel du mot: du grec *bios*, vie, et *graphein*, écrire. Accordons le fin mot de la fin à la 4^e de couverture de l'édition originale: « Dans cette ode à Maurice Richard [...] ». Ode. À ce sens aigu de la précarité, du doute et de la ténacité chez Richard, ainsi qu'il arrive chez ceux que leur destin semble dépasser.

ODE, RÉEL ET FICTION

Le Rocket raconte évidemment MR, sous le surnom qu'un coéquipier anglophone (Murph Chamberlain?) — ils l'étaient presque tous au début de 1940 — lui avait donné; mais il raconte aussi le Québec (Histoire) et Carrier (autobiographie). Il raconte l'histoire des débuts du hockey au Québec et ce moment rêvé des same-dis d'hiver, décennies 1940 et 1950, *La Soirée du hockey* à la radio; il raconte Duplessis, les prêtres et le chapelet en famille, la vie familiale et les études du jeune Carrier; la rude découverte, en 1998 justement, de la soixantaine qui progresse — de fait, *Le Rocket* est l'occasion pour Carrier de raconter et d'incarner son monde, le réel comme le fictif, à travers l'ode la figure héroïque de son enfance, figure de toutes les admirations, de tous les possibles, envers et contre tous (sur la patinoire).

Monde des petits contre les gros, comme dans *La guerre* et autres romans de Carrier. Raconté en 64 séquences, chacune ayant un titre où l'humour s'amuse, caractéristique de l'écriture Carrier; chacune ou presque, après l'intitulé, s'ouvre sur une date située n'importe où entre, disons, 1929 et 2000, année du décès de Richard. Si l'« ode » n'est en rien linéaire, si elle emprunte des chemins de traverse, la temporalité se moque de la ligne droite, sachant que le temps, celui de



ROCH CARRIER

venait, lui, des Îles-de-la-Madeleine avant de migrer vers le lac susnommé; vu ces deux étants, je tiens à **souligner en gras** que la Gaspésie que votre *Rocket* évoque — celle des pêcheurs gaspésiens cartepostalisés — pour souligner les façons d'être de MR, n'est en rien la Gaspésie de ses parents, elle n'a pas « rap », la famille Richard ne l'a jamais habitée! Cela dit d'un Matapédien à un Beauceron.

Et si j'osais m'adresser à l'éditeur 10 octobre et à vous ensemble, je vous féliciterais d'avoir corrigé la graphie du nom de divers joueurs, noms mal orthographiés dans l'édition originale; mais je soulignerais aussi que Muzz Patrick n'a jamais œuvré à Detroit (p. 409), que Dollard Saint-Laurent n'a jamais joué pour Toronto (p. 398), entre autres exemples de faits à rétablir — je suis plutôt maniaque dès lors que le hockey de mon enfance est en cause. Je me dis qu'il en va de même pour le hockey de la vôtre.

Un bien beau *Rocket*, votre Maurice qui fonce et qui doute, qui score et se pose des questions, alors même que ses exploits mettent au monde pour de bon, au Québec et dans la LNH, la Flanelle Sainte.



la mémoire plus que tout autre, pratique les sauts et les courts-circuits, se prend pour le rêve.

LA GASPÉSIE ?

Remarque à l'auteur. À qui je redis mon admiration pour son œuvre, sa *Guerre, yes sir!* ayant été pour moi un choc aussi fort, aussi plaisant et provocant que *Prochain épisode* par exemple. N'empêche: étant né à Lac-au-Saumon, vallée de la Matapédia (région administrative de la Gaspésie) ainsi que le père du 9 du CH; étant donné que le père d'Onésime et donc grand-père de Maurice

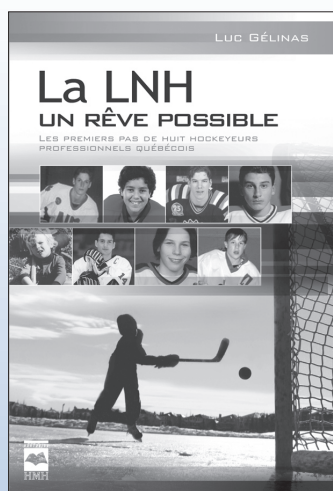
☆☆☆

Luc Gélinas, *La LNH, un rêve possible. Les premiers pas de huit hockeyeurs professionnels québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 2008, 258 p., 24,95 \$.

Il rêve... et c'est le but!

Que voilà un livre à faire rêver, de brefs parcours biographiques qui donnent envie d'actualiser ses rêves.

Les huit hockeyeurs québécois dont il s'agit: Vincent Lecavalier, Steve Bégin, Roberto Luongo, André Roy, Simon Gagné, Ian Laperrière, Francis Bouillon et Martin Brodeur. Merci encore, le Québec a donné



naissance à bien de bons hockeyeurs, quelles que soient les qualités demandées à ce « bons », et même si les dépisteurs LNH d'aujourd'hui semblent l'oublier.

En fin de « Préface », Joël Bouchard écrit : « J'aimerais tellement revenir dans le temps, au début de mon adolescence, lire ce livre et refaire mon parcours... » J'ajoute : voilà un livre comme j'aurais aimé en lire un en mes années de début d'adolescence. Bon.

L'un était fils d'un père alcoolique, l'autre n'avait pas les habiletés re-



LUC GÉLINAS

quises, un troisième était bien trop petit, un quatrième n'arrivait pas à pouvoir agir comme gardien de but malgré ses désirs; deux autres avaient tous les talents, mais les « responsables » adultes du hockey des jeunes n'arrivaient pas à régler leurs propres problèmes autrement que sur leur dos.

Lisez, c'est simple, passionnant, sans prétention aucune, un peu fleur bleue, celle qui fait de si beaux bouquets de si bonne odeur, la favorite du rappel des rêves d'enfance.

☆☆ 1/2

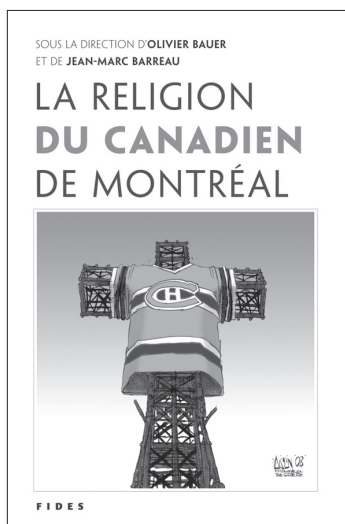
Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, 188 p., 24,95 \$.

Ben voyons donc !

L'an 2009 marque le 100^e anniversaire de naissance du CH. De nombreux événements et divers objets l'ont abondamment souligné, pour le meilleur comme pour le pire.

Il doit être permis de n'en pas revenir, alors même qu'on a le CH étampé dans le front et dans le cœur depuis les années cinquante, alors même (*bis*) que la pratique de la littérature depuis quatre décennies vous en a fait lire de toutes les couleurs, y compris la tricolore (!), et alors même (*ter*) que vous êtes revenu, à votre corps défendant, de votre passion de décennies successives (Richard, Béliveau, Lafleur, Roy), les affronts infligés par le CH à Lafleur puis à Roy étant d'acceptation quasi impossible; il est sans doute permis, donc, de n'en pas croire vos yeux du titre de ce livre, et de les croire encore moins après avoir pris connaissance de son contenu.

La religion du Canadien de Montréal: les deux responsables de cet ouvrage sont l'un (Bauer) professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, l'autre (Barreau) étudiant au doctorat à la même faculté; l'un d'origine suisse et de religion protestante, l'autre d'origine française et de religion catholique, le Québec a heureusement changé depuis son époque « bas de laine tricoté serré »; mais demeurerait-il *religion ridden* par le biais du Canadien, par la bande pour ainsi dire?



UN TITRE VS UN INCIPIT

Les textes des deux responsables vont des pages 29 à 110; ils comptent pour plus de 80 pages sur 188, pour près de la moitié du livre. Or l'article de Bauer, le plus long de l'essai collectif et dont l'intitulé donne son titre à l'ouvrage, commence ainsi: « Au risque de tuer tout suspense, nous préférons affirmer d'entrée de jeu qu'au sens strict le Canadien n'est pas une religion. » (p. 29) Voyons donc qu'on s'en doutait un peu; mais alors, pourquoi ce titre donné au recueil? Pour aguicher un Québec qui fut religieux et rempli le Centre Bell?

Divisé en 10 entrées, *La religion du Canadien de Montréal* compte de fait 6 articles et 4 brèves annexes (p. 175-182). Trois articles méritent une attention particulière. Au premier chef, celui de Benoît Melançon, « Notre Père le Rocket qui êtes aux cieux » (p. 111-138), du même Melançon qui nous a donné le superbe *Les yeux de Maurice Richard* (Fides, 2006). À des chefs seconds, celui d'André A. Lachance, « Je ne suis pas pratiquant, mais je n'ai pas apostasié », le seul qui, avec Melançon, renvoie au Canadien des décennies d'avant les deux dernières, et celui de Denise Couture, « Les femmes, le hockey et la religion » (p. 159-174) qui, féministe, vise à l'intégration par le féminin d'un univers (très) masculin.

LA MAIN INVISIBLE

Bauer souligne que l'apôtre Paul a comparé le croyant et le sportif (p. 30 sq.), il explique fort pertinemment que l'étymologie de « religion » provient, selon les points de vue, de *relegere* (relier) ou de *religare* (relier) (p. 47 sq.) — à la fin on se dit (cynisme?) que si les matches de la Sainte F. unissent, font communier les spectateurs, il en allait de façon semblable au Colisée de Rome. Barreau évoque la « main invisible » selon l'économiste Adam Smith (p. 87) — main qui fait ou non rouler pour soi; l'occasion était belle de rappeler, alors, que « la main invisible », explication ultime d'une victoire ou d'un échec (surtout d'un échec), était le raisonnement rituel de Dick Irvin, père, celui qui fut si (trop) longtemps entraîneur du Canadien de Maurice. Il aurait fallu, pour le rappeler, avoir une vue autre que courte, récente, sommaire.

Et j'aimerais connaître l'avis des pères fondateurs de Fides s'ils pouvaient lire ce livre édité par leur maison.